

La Langue De Mon Père

Conception, texte, jeu **Sultan Ulutas Alopé**

Collaboration à la mise en scène : Jeanne Garraud

Création & régie lumière : Vincent Chretien

Création Avignon 2023 / La Manufacture

Durée : 1h10

* Prochainement édité chez *l'Espace d'Un Instant*



**Avec le label Sens Interdits et le soutien du Théâtre National de Strasbourg,
Jeune Théâtre National, Théâtre des Clochards Célestes,
Centre National Chorégraphique de Rennes et de Bretagne**

Contacts :

Production : Le Bureau des Filles / Véronique Felenbok – veronique.felenbok@yahoo.fr - +33 6 61 78 24 16

Diffusion : Bureau des Paroles / Emilie Audren – emilie.audren@cppc.fr - +33 6 80 26 17 27

Résumé du Texte

Une jeune femme Turque et Kurde immigrée en France fait une demande de carte de séjour. La procédure administrative prend plusieurs mois. Dans l'attente du traitement de sa demande, elle se retrouve administrativement paralysée. Elle n'a pas le droit de travailler. Elle décide alors d'apprendre la langue maternelle de son père, le kurde. Le kurde a été interdit pendant plusieurs années par la loi en Turquie. L'apprentissage du kurde fait réfléchir cette jeune femme sur son identité. Elle questionne également le rapport à son père; un père qui est parti à l'autre bout du monde et avec qui elle n'a plus de contact depuis des années. Elle exhume la honte d'être Kurde, une honte qu'elle a portée inconsciemment pendant des années. Elle s'interroge sur le racisme qu'elle a subi et avec lequel elle s'est construite en tant qu'enfant.

Le récit de cette femme devient un voyage vers son passé, son enfance. Elle témoigne du quotidien d'une famille modeste Kurde dans la société Turque du milieu des années quatre-vingt-dix. Pendant ce voyage mental entre la Turquie et la France, elle parle à son père par la langue du pays auquel elle est immigrée. Elle porte le français comme une protection, une langue qu'elle ne maîtrise pas totalement et que personne d'autre dans sa famille ne parle ni ne comprend.

Une langue peut-elle être un gilet de sauvetage ? Déterrer les mots de ces ancêtres peut-il vraiment éclairer des rapports complexes à sa famille et à son identité ? Comment le racisme quotidien sème la violence et la honte chez les individus ? Peut-on dissocier la violence dans une famille de celle d'une société dans laquelle elle s'est construite ?

Note d'Intention

« *Qui peut dire que dérober sa langue à un peuple est moins violent que la guerre ?* »¹

Je suis née à Istanbul. Je suis d'origine Kurde et Turque. Ma langue maternelle est le turc. L'histoire du personnage de ce texte est assez similaire à la mienne. Quand je me suis installée en France en 2017, je parlais français depuis un an. A la fin de mes études en art dramatique, je n'avais plus le droit de rester en France. Suite à ma demande de titre de séjour, j'étais paralysée par la procédure administrative. N'étant pas en possibilité ni de travailler ni de retourner dans mon pays pendant un an, je me suis retrouvée avec un temps injustement libre, sans repère. Comme le personnage de ce texte, j'ai décidé d'apprendre le kurde, la langue maternelle de mon père. L'écriture du texte est né de cette expérience.



¹ “Who is to say that robbing a people is less violent than war?” Smith, Ray Gwyn. Moorland is Cold Country. (Unpublished book, *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza* by Gloria Anzaldúa, 1985). 75.

Dans ce texte, j'essaye de donner, en parallèle de l'histoire d'une femme immigrée en France, un portrait de la société Turque des années quatre-vingt-dix dans laquelle j'ai grandi. J'ai rassemblé mes souvenirs, observations et sensations d'enfant Kurde dans une région nationaliste Turque. En combinant l'histoire de la femme immigrée et de la relation père-fille, je souhaite mettre en regard et questionner la nécessité d'être accepté par un groupe dominant dans une société et/ou par le père dans une famille. La position de la jeune femme espérant être "légitime" de vivre dans le pays où elle a immigré, fait écho à sa recherche d'identité. L'espoir d'être "acceptée" par les autorités résonne alors avec son passé, un passé où la présence d'un père absent hante la famille.

La question d'identité, l'immigration, le rapport aux langues, le sentiment d'étrangeté, d'être étranger, les récits intimes et politiques ont toujours été le cœur de mes projets artistiques et académiques. Ces questionnements ont également été le déclencheur de *La Langue de Mon Père*. Dans ce texte, j'essaye de donner un aperçu de l'impact du racisme quotidien sur les membres d'une société. Quelles tensions cela crée dans une société ? Comment cela participe à la construction personnelle de ses membres ? Que crée le mariage du patriarcat et du racisme au sein d'une famille ? Quels rapports avons-nous avec des différentes langues ?

Sultan Ulutas Alopé / janvier 2023



Théâtre des Clochards Célestes, Lyon, Avril 2023 / Photo : Jeanne Garraud

La Langue

Pour raconter cette histoire intime et politiquement très sensible dans mon pays, en Turquie, j'avais besoin de passer par la langue française. Certains sujets devenus tabous au cours des années étaient inaccessible pour moi dans ma langue maternelle. Des sujets qui sont difficiles à verbaliser dans ma langue maternelle deviennent moins corrosifs avec l'aide d'une langue qui n'est pas la mienne. C'est seulement en cours d'écriture que j'ai interrogé mon choix de la langue. Cette interrogation est également infusée dans le texte.

Comme le français n'est pas ma langue maternelle, j'ai une manière différente de m'exprimer dans cette langue. Cela crée une cohérence avec la manière de parler de ce personnage immigré en France récemment. Lucie Vérot, une amie autrice, m'a aidé avec ses relectures précieuses. Néanmoins, à la fin de mon écriture, je ne voulais pas complètement "corriger" le langage particulier du texte, qui vient "d'une étrangère". Les fautes et les anomalies de la langue du texte sont les bienvenues tant que le sens n'est pas altéré.

Dans le texte, la langue kurde crée le sujet et ouvre *la boîte de Pandore*. L'apprentissage de cette langue qui a été interdite par la loi pendant des décennies, est une sorte de révolution pour le personnage. Cette langue est donc également présente dans le texte. Il y a des phrases, un dialogue et une chanson en kurde. Le turc, langue maternelle du personnage, trouve également sa place même s'il y est moins présent.



Extrait du Texte

*

Tu ji ku derê yî ?² C'est la phrase que j'ai apprise aujourd'hui au cours de kurde. Tu ji ku derê yî ?
De quel peuple es-tu ? D'où tu viens ?

A l'école primaire, au début de l'année scolaire, on se présente à chaque professeur devant toute la classe. Je suis obligée de prononcer ta ville natale qui donne une indice forte sur ton origine. Quand les maîtres entendent d'où ils viennent mes parents, ils me regardent comme d'avoir vu un chiot dont la race dangereusement mélangée.

Si la maîtresse me pose des questions plus précises sur ta région : "Je-je-je ne sais pas. Je-je-je ne sais pas. Je n'ai aucune idée. Je-je-je ne sais pas. Je suis née à Istanbul, moi. Je-je ne sais pas." Un tout simple "Je ne sais pas".

En tant qu'enfants Kurdes qui grandissent dans une région nationaliste Turque, nous comprendrons vite qu'il faut se camoufler comme des caméléons. Ma petite soeur par exemple, le comprend en perdant sa meilleure amie parce que ses parents ont appris que notre père est Kurde. Moi, je n'ai pas envie de rester toute seule pendant toute ma vie. Donc, je me tais. Nous sommes deux de cette race dite "maudite" dans la classe, Salim et moi. Nous ne nous sommes jamais dit que nous sommes Kurdes mais nous le savons. Quand tu apprends bien comment te cacher, tu arrives à savoir qui d'autre a des choses à cacher.

Tous les enfants Kurdes ne savent pas changer de couleur comme Salim et moi. Mehmet, par exemple qui nous rejoint au cours de cinquième année de l'école. Il vient de l'est de la Turquie où il n'avait pas besoin de cacher son identité. Mais l'ouest du pays, c'est différent. Il est assez brun et parle turc avec un accent kurde fort. Pas de chance.

Salim et moi, nous disons rien quand un autre enfant frappe Mehmet devant toute la classe parce qu'il est Kurde. Nous le regardons seulement avec la honte et la peur d'être découverts. Nous regardons son visage tout rouge, son visage d'enfant qui souffre silencieusement en serrant les dents mais qui n'arrive pas à appeler au secours. L'autre lui donne des coups en criant : "Kurde ! Kurde ! Kuuuuurde !" comme si cela est la pire des insultes. Le bruit des coups sur le dos de Mehmet résonne dans la salle. Son visage tout rouge se grave dans nos regards, celui de Salim et du mien, nos regards injectés de sang kurde. C'était la seule chose que je connaissais au sujet d'être Kurde.

² "De quel peuple es-tu ?" en kurde.

Quand je vais à l'institut kurde pour apprendre cette langue, peut-être que je m'excuse aussi vis-à-vis de Mehmet de ne pas l'avoir aidé ce jour-là.

*

Ça fait à peu près quinze ans que tu es parti au Kazakhstan. Depuis que tu vis là-bas, on s'est vu une seule fois. Et ça fait peut-être cinq ans qu'on a perdu ta trace. Je t'ai appelé il y a une semaine maintenant. Parmi les quatre numéros que j'ai trouvés, les trois premiers sont hors service. Je te trouve au quatrième. Une voix, ta voix que je connais de loin me dit "allô" dans une autre langue, probablement en russe. Je parle en turc, je dis : "Merhaba. Yakup beyle görüşecektim."³ Un moment de silence. Mon cœur bat dans ma bouche. Tu commences à parler pour me demander qui je suis. Je ne te laisse pas terminer ta phrase. Tu sais déjà très bien que c'est moi puisque ta voix tremble. Ton corps a déjà senti que c'est moi, ta mamie, ton enfant préférée qui t'appelle.

Je te dis : "Benim. Sultan."⁴

Encore silence.

Tu me dis que ça fait longtemps qu'on ne s'est pas appelé.

Je te dis que je me demandais comment tu allais.

Tu me dis que tu étais vexé un moment mais maintenant cela n'a plus d'importance.

Tu me dis que tu te demandais comment j'allais.

Je te dis que je vais bien et que j'habite désormais à Paris.

Tu me dis que tu es très content de mon appel, d'entendre ma voix.

Je ne te dis rien.

Tu me dis : "seni seviyorum"⁵, que tu m'aimes.

Je ne te dis rien.

Tu me dis que ma place est toujours spéciale pour toi.

Je ne te dis encore rien.

Tu me demandes : "Est-ce que tu es toujours là ?"

Je te dis avec une petite voix : "Oui. Je suis là"

Tu me dis que tu as un café-restaurant au Kazakhstan depuis trois ans et qu'enfin ça marche bien.

Je te dis que mes soeurs et ma mère vont bien.

³ "Bonjour. Je voudrais parler avec monsieur Yakup." en turc.

⁴ "C'est moi. Sultan." en turc.

⁵ "Je t'aime" en turc.

Tu me dis que ton fils va bien, qu'il a maintenant sept ans et que vous travaillez ensemble avec ta femme dans ton café.

Je te dis : "C'est très bien."

Tu me redis : "seni seviyorum", que tu m'aimes.

Je l'entends. Je ne te dis rien.

Je te dis que je me suis mariée.

Tu me dis : "Félicitations".

Je te dis : "Merci".

Tu me demandes il est de quelle nationalité mon mari.

Je te dis : "Français".

Tu me dis que ce n'est pas important que mon mari soit étranger.

Je trouve rien à dire.

Tu me demandes si je parle bien français.

Je te dis : "Oui. Je parle bien français"

Tu me dis que les Français aiment bien les Kurdes.

Je te dis que j'ai commencé à apprendre kurde, ta langue maternelle.

Tu ris. Tu me dis que tu as oublié le kurde. Tu me dis que maintenant tu parles toujours en russe.

Je te dis de prendre soin de toi.

Tu me dis de passer le bonjour à mon mari. Tu me dis encore que tu es très content de m'entendre.

Tu me redis : "Seni seviyorum."

*

Il y a dix jours tu m'as envoyé un message pour me demander comment passait mon week-end. Quand je t'ai répondu : "C'est un très bon week end. Et le tien ?", tu m'a écrit : "ma fille Je.vis.les.meilleurs.jours.de.ma.vie.je.suis.cont.ent.je.ne.suis.pas.musulman"

Les points, je savais déjà que c'était ta manière de faire un espace. Ce n'est pas ça qui m'a inquiété. C'est ta dernière phrase que je n'ai pu placer nul part dans le contexte. C'est le fait de ne pas être musulman qui te fait vivre les meilleurs jours de ta vie ? Ou maintenant tu signes tous tes messages avec cette phrase comme une manifeste ?

"Je voudrais un café s'il vous plait. Je ne suis pas musulman."

"Il va pleuvoir. Je ne suis pas musulman."

"La distance entre Astana et Paris est 5.637 km. Je ne suis pas musulman."

Est-ce que tu ne sais plus parler en turc ou tu es devenu fou papa ? Si tu étais vraiment devenu fou, je pense que notre relation pourrait être plus simple.

“Oui papa, il y a des nuages. Je ne suis pas musulmane non plus.”

“Est-ce que de rester avec nous était vraiment si difficile ? Je ne suis pas musulmane non plus.”

Pas d'inquiétude comment finir sa phrase. Il y aurait toujours un rappel d'un point commun entre nous. On n'est pas musulman.

Tu sais, un enfant peut aussi perdre la raison.

Quand j'avais sept ans, tu nous avais déjà quittées pour la première fois. Au bout de huit mois, tu es revenu. Ma mère, elle nous a déjà fait sortir du trou où tu nous avais laissées. Nous habitons maintenant dans une vieille maison. Maman travaillait pour la première fois dans sa vie. Elle était ouvrière dans une usine. Elle faisait des heures de nuit et restait très souvent pour des heures supplémentaires pour faire un peu plus d'argent. Nous la voyions très peu mais nous trouvions le poêle prêt à allumer dans le salon et les restes de son sandwich de la veille servi à l'usine. Elle ne mangeait que le pain et cachait les ingrédients dans un sopalin pour nous les ramener. Je me souviens des bouts de fromage et de viande qui avaient perdu leur forme et qui portaient dessus des miettes de pain et de sopalin.

Tu es revenu. Tu as déjà perdu ton restaurant en jouant aux jeux de hasard. Tu ne cherches pas un autre travail parce que tu es né pour être “patron”. Les patrons ne travaillent pas sous l'ordre des autres. Donc, tu bois. Le fait que ma mère travaille te gêne mais ça ne te gêne pas d'acheter de l'alcool avec son argent. Une femme qui part au travail après le coucher du soleil. Ceci n'est absolument pas correct. Il y a quelque chose d'immoral dans le fait qu'une femme ne soit pas à la maison pendant ces heures de péché.

Peu de temps après, un soir, vous avez eu une grande dispute avec maman. Je suis partie marcher avec toi pour que tu puisses te calmer. En approchant de la maison, je te fais promettre de ne pas disputer avec ta femme. Il y a des enfants à la maison, moi inclus. Tu me promets. Ma mère n'est pas à la maison. Tu me dis: “Va te coucher”. Je t'écoute. Je te fais confiance, mais je vois aussi la flamme au fond de tes yeux brillants de la colère. Je me mets à côté de mes soeurs déjà endormies sur le sol du salon, qui devient notre chambre pendant la nuit.

Douce nuit, sainte nuit

Tout s'endort, plus un bruit

Tak !

Nous nous réveillons à cause d'un bruit. Le bruit de hache. De ta hache. Tu coupes du bois avec ta hache dans le jardin au milieu de la nuit. Pourquoi tu coupes du bois papa au milieu de la nuit pendant que tes filles dorment à côté ? Tu m'as promis d'être sage. Cela n'est pas du tout un compor-

tement convenable. Comme si chaque coup de hache descend sur nous. Nous n'osons pas aller te voir. Cela est hors de mon pouvoir. Je suis encore une fille de sept ans, comme je dois être. Ma mère n'est pas encore rentrée. Elle doit attendre chez une voisine pour que tu puisses te calmer. Nous prions pour que maman ne rentre pas à la maison, pour qu'elle ne soit pas coupée. Nous croyons que ça va être notre tour après elle. Que tu te prépares à nous couper. Avec cette hache. Que tu. Coupes. Du bois. Au milieu. De la. Nuit. Sinon. Pour. Quoi. Tu. Utiliserais. Ta. Hache. Au. Milieu. De. La. Nuit ?

Tak !

Je pense au petit agneau que vous avez coupé dans le jardin quelques mois auparavant au dernier ramadan. Tu l'avait amené à la maison une semaine avant l'Aïd. Il était devenu vite notre ami avec mes soeurs. Le jour de l'Aïd, au petit matin, il s'est enfuit du jardin comme s'il a senti qu'il allait être sacrifié. Vous l'avez trouvé rapidement. Il n'a pas pu aller très loin. Nous étions choquées avec mes soeurs quand le temps est arrivé. Vous nous avez enfermées dans la maison pour que nous ne voyions pas le sang coulé, le massacre de notre petit ami.

Tak !

Je pense à notre petit ami, que nous avons goûté sa chair plus tard, pendant que nous écoutons tes coups de hache sur le bois. Il a dû se sentir la même chose que nous, quand il a vu ton gros couteau qui n'allait pas tarder à couper sa gorge. Quelle trahison, d'être mangé par ses amies.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, la symphonie de la hache. Il n'y a pas de bruit depuis un moment. Mais nous pouvons sentir ta présence. Tu es bien debout, bien réveillé. Nous pouvons sentir ton attente et ta rage même si nous te voyons pas. Nous surveillons la rue par la fenêtre du salon, lorsque nous entendons le bruit de la clé dans la serrure de la porte d'entrée. Nous commençons à crier, depuis le salon où nous sommes toujours enfermées: "Echappe maman ! Cours ! Cours vite !" Elle nous entend et se met à courir. Quelques secondes après, toi, tu pars derrière elle pour l'attraper. Avec ou sans hache ?

Cours maman vite !

Vite échappe toi !

Cours maman, cours rapide !

Ne te laisse pas sacrifier pour qui que ce soit ! Ni pour tes enfants ni pour un dieu !

Ne pleure pas maman ne pleure !

Nous te trouverons un autre mari !

Ne pleure pas ! Cours vite seulement !

Tu mérites des princes gentils !

Cours seulement cours rapide !

Vous êtes partis. Le silence à la maison. Nous tremblons. Je ne sais pas pourquoi, nous allons dans votre chambre. Nous nous regardons et nous éclatons en sanglots. Nous pleurons sur votre lit. Chacune pleure en hurlant pour maman en tirant et déchirant les linges de lit. Je crois que nous sommes devenues folles. A un moment donné, mon regard croise celui de mon reflet dans un miroir de la chambre. C'est une étrangère. Celle-ci n'est pas une fille de sept ans mais quelqu'un qui n'a pas d'âge. Elle tire maintenant ses cheveux en pleurant. Elle les arrache. Je crois que je suis devenue folle.

Je ne sais pas comment, nous décidons de sortir et de chercher maman. Toujours en pleurant, nous marchons dans les rues. Trois petites filles au petit matin. Nous marchons et nous pleurons. Nous regardons. Nous cherchons notre maman, ou les restes de son corps dans les rues où nous jouions au cache-cache les jours précédents. Nous tournons chaque coin de rue avec la peur de voir les marques de sang sur le sol.

Il y a très peu de monde dans les rues. Nous nous rendons dans une épicerie. Nous n'arrivons pas à parler à cause de nos pleurs. Il est choqué, le pauvre épicier. Il vient d'ouvrir son magasin et il trouve trois petites filles folles aux cheveux en pétard en sanglots devant lui.

- Ma. Ma-man. Ma. Ma. Ma——man. Mama. Mmmmmm. Pa-pa. Papa. Ech——échappe. Ha-ha-ha-ha. Che.

Il a dû comprendre qu'il s'est passé quelque chose de "triste" à la maison. Il nous donne des sucettes et nous renvoie chez nous. C'est mieux que rien. Nous n'insistons pas. Au lieu de maman, des sucettes bien colorées, bien sucrées. Nous vous laissons jouer à votre chasse qui va nous perdre maman et papa en un seul coup. Nous marchons en léchant nos sucettes dans le silence du petit matin sur le chemin de la maison. En marchant, nous ne pleurons plus. Nous ne parlons plus. Nous regardons devant nous avec les yeux vides. Nous devons certainement perdre la raison pour un moment. Et toi ? Tu es jamais devenu fou papa ?

Le lendemain, maman est encore en vie. Et en plus, elle a toujours tous les membres de son corps. Tu es déjà parti. Personne ne sait où, ou pour combien de temps. Finalement tu es disparu pendant un an. Ma mère ne nous parle jamais de cette nuit. Nous ne parlons jamais de cette nuit. C'est après cette anecdote, ma mère me choisit pour prendre le relais. Papa, tu es viré de tes missions avec félicitations du jury. Elle me dit : "Tu es l'homme de la maison maintenant. C'est toi qui vas nous protéger." Je viens d'avoir huit ans quand je deviens le mari de ma mère et le père de mes soeurs.



Festival Mythos, La Manufacture, Avril 2023

Biographie

Sultan Ulutas Alopé



Née en 1988 à Istanbul (Turquie), Sultan Ulutas Alopé est une comédienne kurde et turque. Après des études en ingénierie électronique et télécommunication, elle décide de se reconverter et suit une formation de quatre ans en art dramatique à Istanbul.

Pendant et après ses études, elle multiplie les expériences en tant que comédienne dans de nombreuses séries télévisées et de pièces de théâtre en Turquie.

En 2016, elle débute un master Film et art dramatique à Istanbul. Elle se forme également en écriture dramatique avec Beliz

Güçbilmez (chercheuse, autrice, dramaturge turque). En 2017, elle étudie un an à l'ENS de Lyon en master d'études théâtrales (direction Olivier Neveux). Elle y développe un mémoire de recherche sur la notion de « jouer dans une langue étrangère et le sentiment d'étrangerité au plateau » sous la direction d'Anne Pellois. La même année, elle mène un laboratoire de recherche, *Le Magnifique*, sur le sentiment d'étrangerité, présenté plus tard au Lavoisier Public à Lyon. Elle obtient son diplôme de master en film et art dramatique en 2018.

En 2019, elle étudie au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en tant qu'élève étrangère. Elle y travaille notamment le théâtre classique accompagnée de Nada Strancar et d'Anne Sée. Elle mène depuis ses projets d'écriture en turc et en français. Sultan travaille en tant que comédienne sur des projets de théâtre et de cinéma. En 2023, elle joue dans le premier long métrage de Camille Luga Selon Joy, produit par Barney Production. La même année, elle fonde sa compagnie de théâtre Grand Chêne Chevelü.

La Langue de Mon Père est son premier texte de théâtre en français qui sera prochainement édité chez l'Espace d'Un Instant.

La Langue de mon père a été lu pour la première fois en 2022 au Théâtre de L'Élysée à Lyon, dans le cadre du festival Contre-Sens / Sens Interdits. Une première étape de travail a été créée en avril 2023 au Théâtre des Clochards Célestes, à Lyon, puis joué au festival Mythos, à Rennes. Le spectacle a été créé à la Manufacture au festival d'Avignon en juillet 2023 avec le label Sens Interdits et le soutien du Théâtre National de Strasbourg et du Jeune Théâtre National.

Jeanne Garraud



Jeanne Garraud est autrice, metteuse en scène, musicienne et photographe.

Artiste pluridisciplinaire, elle a d'abord passé une dizaine d'années sur les routes francophones en tant qu'auteur-compositeur-interprète, durant lesquelles elle a enregistré deux albums, et remporté le Premier Prix des rencontres « Brel » au théâtre de Vesoul, le Premier Prix des rencontres « Mathieu Côte », Le Sémaphore, Cébazat, le Troisième Prix des professionnels au festival Alors Chante ! de Montauban,

Le spectacle a été présenté dans des nombreux festivals parmi lesquels – *Paroles et musiques* (42), *Festival Détours de Chants* (31), *Festival Région en scène* (07), *Festival Alors Chante !* (82), *Festival Pause Guitare* (81), *Festival Semaphore en chanson* (63), *Festival Jacques Brel* (70), *Festival Nouvelles voix* (69), « *Ah, un festival* » (26), *Festival Ta Parole* (93), *Festival Chansons de Paroles* (30), *Festival de Marne* (94), *Le Chainon* (53)...

En 2014, elle retourne à l'un des ses amours de jeunesse qu'est la photographie, et toujours passionnée de spectacle vivant, ce chemin l'amène naturellement à s'approcher du théâtre, considérant alors qu'il est le lieu d'un possible rassemblement de ses pratiques artistiques que sont l'écriture, la musique, la photographie.

Elle crée la Cie neuve aux côtés d'Audrey Vozel en 2017 et présente en mai 2018 *On entend les oiseaux lorsqu'on les écoute*, qu'elle écrit et met en scène, au Théâtre de l'Elysée à Lyon (69).

En 2021, elle écrit et met en scène « *Marguerite L'Enchantement* », la création à lieu au Théâtre des Clochards Célestes à Lyon. Le spectacle est présenté au Théâtre Artphonème – Bourg-en-Bresse (01), au Théâtre de Villefranche (69), au Théâtre La Mouche de Saint-Genis Laval (69), puis au Théâtre des Célestins-Lyon (69) sur la saison 2022-2023.

Sa prochaine création « *Les photos de vacances des autres n'intéressent personne* » (titre provisoire) sera créé en novembre 2024 au Théâtre des Célestins (69), et soutenu en co-production et diffusion par la Scène Nationale de Bourg-en-Bresse (01), les Quiconces à Vals-les-bains (07), le Théâtre de Villefranche (69) et le Théâtre de la Mouche à Saint-Genis-Laval (69).